

Prologue

Le tueur de la Promenade, je l'aperçois d'abord dans les yeux des Niçois. Je saisis leur effroi dès que nous descendons de voiture avec Olivier. Il est 22 h 45, ce 14 juillet 2016. Je suis allé chercher cet ami d'enfance à l'aéroport où il a atterri en provenance de Bruxelles, en visite pour les vacances. Nous sommes passés par la voie rapide et nous nous sommes garés près de la maison, dans le centre de Nice. Une foule empesée remonte la rue, comme poussée par un incendie qui gagnerait du terrain derrière elle. Je comprends alors brusquement que la joie des retrouvailles appartient déjà au passé.

Tout le monde avance à un rythme inhabituel pour une fin de feu d'artifice un soir d'été à Nice. Une femme tire son enfant par la main, des jeunes gens courent. Des larmes coulent sur des visages. Ce n'est plus une Fête nationale, c'est une débandade. Je tente

vainement d'arrêter les passants. Un jeune homme passe en soutenant son amie par les épaules. Je me porte à sa hauteur pour l'interroger. Dans un souffle, il me répond qu'un attentat a eu lieu sur la Prom'.

Je dois immédiatement prévenir le bureau de l'Agence France-Presse avec laquelle je collabore. Mais c'est le camarade qui prend d'abord les commandes. J'accompagne mon invité en quatrième vitesse à l'appartement, je monte ses bagages et je repars aussitôt en dévalant l'escalier. À peine sorti, j'appelle mon chef de rédaction à Marseille, lui signale qu'il se passe quelque chose, peut-être un attentat, et l'avertis que je pars sur les lieux. Il va falloir confirmer, et vite, l'information, et c'est ce à quoi je vais m'employer.

Je me précipite vers la Prom' mais décide de m'arrêter un instant en chemin au Crédit municipal, rue Gioffredo, qui abrite le bureau des chauffeurs des élus de la ville de Nice. L'un d'eux, en contact avec la police municipale, m'assure qu'il y a bien eu un accident grave sur la Promenade. Je repars au pas de course et appelle de nouveau Marseille, qui recoupe avec d'autres sources mes propres informations. Ce sera la première alerte sur le fil AFP auquel la plupart des médias sont abonnés : « *Nice : un véhicule fonce dans*

la foule sur la Promenade des Anglais, des victimes (mairie, témoins). » Il est 23 h 13, quarante minutes après l'attentat. Il s'agit d'un crime à grande échelle, nous l'apprendrons au fil des heures, qui s'est déroulé en deux minutes, entre 22 h 33, moment où le camion part de l'hôpital Lenval, et 22 h 35, quand il s'arrête au niveau du palais de la Méditerranée qui abrite un hôtel de luxe et un casino.

J'arrive place Masséna. Un SMS de la préfecture bourdonne sur mon téléphone : « *Attentat Nice : merci de faire passer le message de rester chez soi ! Si dans le périmètre rester à l'abri merci.* » La nouvelle alerte, à 23 h 16, que mes camarades de l'AFP rédigent à Marseille, évoque elle aussi, et pour la première fois, un attentat.

Des militaires et des policiers ont déjà entrepris de sécuriser la zone. Des Niçois qui sont restés sur place évoquent une prise d'otages en cours. Il n'y a pas de panique générale mais une grande nervosité chez les forces de l'ordre. Soudain, un véhicule des forces d'intervention passe en trombe en direction de la place Garibaldi, qui se situe à l'opposé de la promenade des Anglais. Faut-il le suivre, ou non ? Et si l'attentat n'était pas fini, comme à Paris le 13 novembre 2015, et qu'une action était encore en cours ? J'hésite. Je

commence à m'engager sur la promenade du Paillon, puis je rebrousse chemin. Mon instinct me pousse à rejoindre d'abord la Prom'.

23 h 27, nouvel SMS, cette fois de la mairie. « *Estrosi : Cher niçois, le chauffeur d'un camion semble avoir fait des dizaines de morts. Restez pour le moment à votre domicile. Plus d'infos à venir.* » Je croise deux confrères avenue de Verdun. Cette artère conduit directement à la Prom' mais celle-ci est déjà bouclée. Il va falloir contourner le barrage. Nous marchons à vive allure et atteignons la rue de France, parallèle à la Promenade. Arrivés à la hauteur de la rue du Congrès, nous percevons une grande agitation devant le palais de la Méditerranée. Mais impossible d'y accéder. Dès que nous faisons mine d'avancer, les policiers nous mettent en joue en criant : « *N'avancez pas ou on tire !* »

Au bout de la rue, la silhouette d'un grand camion blanc, stoppé net, se découpe dans la nuit. C'est celui du tueur. Nous devons refluer, en quête d'un accès à la Prom'. Soudain, rue de France, une dizaine de personnes affolées surgissent de nulle part en hurlant, en courant dans notre direction. Y a-t-il d'autres assaillants dans les parages ? Il faut nous cacher. Nous nous engageons dans une rue qui est en fait une impasse,

nous sommes pris au piège. Nous avisons une entrée d'immeuble, elle est bloquée. Un confrère, dans un réflexe de survie, se couche sous une voiture stationnée là. Dans la rue, des policiers accourent, arme au poing. Nous attendons, le cœur serré. Un moment de silence, puis plus rien. C'est une fausse alerte. Le confrère ressort de sous le véhicule, soulagé.

Nous reprenons nos esprits et repartons à la recherche d'un passage vers la Prom'. Nous pénétrons dans la cour arrière du bâtiment contigu au palais de la Méditerranée. Derrière une baie vitrée, une dizaine de personnes, sous le choc, se sont réfugiées dans le hall de l'immeuble. La gardienne est là. Elle nous dit connaître un moyen d'accéder au front de mer. Nous la suivons dans un dédale de couloirs. Une dernière porte s'ouvre, et nous voilà à l'air libre, sur la Prom'. Très exactement en face du camion.

Je m'approche du 19 tonnes Renault de couleur blanche sans me soucier des policiers affairés autour du véhicule. Je vois l'habitacle. Le pare-brise et les portes sont criblés d'impacts de balles. Le tueur est affalé dans la cabine du camion, comme plié en deux, assis sur le siège passager. A-t-il voulu s'échapper par la droite en quittant le fauteuil du conducteur ? Ou simplement voulu éviter le tir nourri des policiers qui

l'ont pris en chasse depuis son passage en amont rue Meyerbeer ? Telles sont mes premières interrogations sur le tueur de la Promenade.

Je me tourne vers le palais de la Méditerranée. Un blessé qui hurle est évacué, sur une civière, du casino transformé en hôpital de campagne. J'aperçois les officiels déjà sur place, le président du département, le chef de la police et le préfet avec lequel j'échange rapidement quelques mots, en quête d'un premier bilan. Dans les minutes et les heures qui suivent, je découvre l'horreur du carnage. La scène de crime s'étend sur près de deux kilomètres, de l'hôpital pour enfants Lentral jusqu'au palais de la Méditerranée. Un massacre à la chaîne. Une succession de corps, qui resteront en place jusqu'au lendemain après-midi, le temps pour la police scientifique de procéder aux relevés. Les dépouilles des victimes sont recouvertes d'une couverture bleue, parfois même d'un simple matelas fourni à la hâte par un plagiste. Dans cette nuit de cauchemar, je croise des personnes en quête de proches, une jeune femme agenouillée sur le trottoir qui ne peut réprimer une crise de nerfs et, au petit matin, un père de famille brandissant la photo de son enfant qu'il n'a toujours pas retrouvé.

Dans la panique, certains spectateurs présents le

long de la Promenade au moment du passage du camion se sont jetés sur les auvents des plagistes situés en contrebas, atterrissant au beau milieu des tables où les convives terminaient ce soir-là leur dîner. D'autres badauds, sur la plage, se sont jetés tout habillés à l'eau et ont entrepris de nager vers le large. Vers 2 heures du matin, j'en vois certains, transis de froid, quitter l'hôtel du Negresco où ils s'étaient réfugiés, une serviette de bain sur les épaules, pour regagner enfin leur domicile après une soirée de cauchemar.

Toute la nuit, je recueille des témoignages, je recoupe les informations. Je jongle entre l'AFP, où ma collègue est également à pied d'œuvre, et *Le Figaro*, dont je suis le correspondant local. Je n'ai pas le temps de rédiger. J'enregistre avec mon téléphone des interviews que j'envoie par SMS à Paris et à Marseille. Des témoins qui ont assisté à la course meurtrière du camion décrivent les corps projetés en l'air « *comme des quilles* », les poussettes embarquées par le poids lourd ou encore un père courant à la recherche de secours avec son enfant dans les bras, décédé. Tout à ma tâche, j'en oublie de prévenir mes proches. L'un d'eux, en vacances en Thaïlande, apprend l'attentat au petit matin et, au comble de l'inquiétude, appelle en quête de nouvelles. Et moi qui m'étais fait un sang